

AVERTISSEMENT

Avant toute chose, je souhaite me désolidariser des lignes qui vont suivre cet avertissement. Elles sont l'œuvre d'un peintre avec qui je n'avais rien de commun sinon d'avoir été choisi pour représenter la France lors de ces journées de *L'Antre et des Artistes*. Pourquoi lui ? Sans doute, la Rue de Valois est-elle contrainte à des quotas ? Comme l'entreprise a ses handicapés, le monde de l'art contemporain a les siens : les peintres !

J'ai été sauvé par miracle du *Bunker*. Deux mois après l'ensevelissement, un soulèvement de terrain m'a remonté à la surface. Ainsi que l'espèce de terrier où mon collègue s'était réfugié pendant ces mois d'enfer. J'étais vivant. Et seul vivant*. Quant au peintre, qui s'était emmuré pour nous fuir, il a été retrouvé mort au milieu de ses éclats, comme il a appelé les horreurs qu'il a écrites durant ces deux mois.

J'ai décidé, en mon âme et conscience, comme Max Brod avec Kafka mais pour des raisons opposées, de rendre publiques les ignominies que cet être a écrites et que la Nature a cru bon de remonter à la lumière. On verra ainsi le dessous des cartes qui anime la peinture, art d'un autre âge, pratique fécale et féodale pour nous qui sommes des femmes et des hommes de progrès qui pratiquons un art responsable et citoyen, solidaire du plus grand nombre. Pour ma part, je travaille toujours dans le respect des normes environnementales et sociales les plus rigoureuses. Pour exemple, l'œuvre que je me proposais de présenter lors de ces journées, et que j'ai intitulée *Les éléphants traversent les arts*, obéit aux

contraintes écologiques qui sont les miennes. Mes éléments ont tous été réalisés avec des pots de yaourt recyclés. Je tiens à le souligner ici, ne serait-ce qu'en regard de ce qui va suivre.

Je reviens donc à ce Paul D. qui exhibait ses peintures qui auraient pu figurer en bonne place dans l'exposition *Sade, attaquer le soleil* qui se donne en ce moment au Musée d'Orsay. Une exposition contraire aux droits de la femme, de l'homme, de l'enfant et de l'animal, soit dit en passant.

« *Le désir comme principe d'excès.* »

« *Il n'est point d'homme qui ne veuille être despote quand il bande !* »

« *La mort d'une belle personne est incontestablement le plus poétique sujet du monde.* »

« *Tout mal est justifié du moment qu'un dieu se complait à le regarder.* »

Et j'en passe. Une somme d'horreurs tendue par le désir du désir, ce vieux concept rebattu et passé de mode.

Dois-je vous prévenir une fois ultime, que c'est encore ce à quoi vous allez être confronté dans les lignes, les éclats, que vous lirez après moi ? En plus abominable. Ignoble. Insoutenable apologie du pire. Avalanche d'immondices les uns les plus sordides que les autres et contre laquelle je vous mets en garde formellement.

« *Formez maintenant un corps de cette idée, et, en la mettant au net, ajoutez-y de nouveau tous les épisodes que vous conseillera votre tête.* »

Et représentez-vous l'irreprésentable.

* Sur les 217 ensevelis, 189 ont survécu.

Ils sont 216 derrière la porte. Je me suis bâti une niche dans ce bordel. Un trou arraché à l'enfer. Un pli dans l'espace qu'ils m'ont alloué. Un repli. Une tanière.

216 qui voudront en finir avec moi quand ils liront ma vie placée sous le signe du pire. Comme toute vie d'artiste digne de ce nom.

J'ai 365 journées et autant de nuits pour rassembler tout ce qui a soutenu mon être tout au long de ces années. Aujourd'hui, que le temps m'est compté, tout m'est indifférent. Jusqu'à leur jugement ! Qu'ils me condamnent ! D'ailleurs, eux aussi sont condamnés. C'est foutu et c'est tant mieux. Je suis enfin passé du côté des victimes. Du côté des larmes. Je m'y baigne déjà !

Pourquoi écrire ? Je ne sais pas. Sans doute cette situation d'enfermement...

Sade à la Bastille écrivant les 120 journées, mon immédiate pensée après que tout ce soit effondré et que tout soit à reconstruire... Ce sera mon présent.

J'ai peur.

Il y a quelques années, j'avais imaginé cette situation. Je me réveillais dans une chambre qui n'était pas la mienne. J'avais été enlevé... Ça commençait comme ça :

« Nous sommes dans la chambre. Bien frictionné et bouchonné, je suis toujours nu au milieu d'elles toutes nues maintenant. J'ai peur. Un peu. Elles se regardent sans rien dire. Moment de flottement ? Elles hésitent ? Ou font-elles semblant suivant un scénario bien huilé ? Comme moi qu'elles ont oint des pieds à la tête. Une huile parfumée à la cerise. Trou du cul et cheveux compris.

Je vois dans la glace qui me fait face un chanteur de charme des années 60. La quarantaine entretenue. L'œil vif. Un peu de ventre mais encore bien. Et raccord avec la rousse qui a le cheveu *sixties*, made in bigoudis, choucroute à la Bardot. Les yeux verts. Et la peau très blanche tamisée de taches de rousseur. La peau d'une volaille de Noël élevée en épinette.

— Monte sur le lit ! Et mets-toi à genoux ! Tu t'en souviens ?

— Je ne pense qu'à ça.

Ce sont les premiers mots que je prononce. Ce dont elles se foutent éperdument. La machine est lancée... »

Oui, la machine est lancée. Et elle va droit dans le mur. Mais avec quel bonheur ! Bonheur de tout dire. De montrer le dessous des cartes. Les coulisses.

Moteur.

HUN

Bunk « banquette dans un bateau où s'allongent les marins pour dormir », **bunker** « soute où dorment les marins ».

Rêve

« Les rêves sont des mouvements secrets qu'on ne met pas assez à leur vraie place. »

Quand mais quand et comment
Essayer d'atteindre la nuit
C'est un lieu approprié sans
Éveiller les soupçons il est 9 heures
Du soir un cercle d'argent
Illumine la rue qui figure sur une
Liste d'entrée
Une lettre est aussitôt rédigée
Elle dit vouloir suivre une course
Vagabonde qui entre par une autre
Porte tandis qu'
Il se souvient : « Je me souviens,
Tout à coup je voyais le couteau fendre l'air ! »
Ils l'ont emmené pendant que son front
Triste et soucieux regardait la pluie tomber
Pendant ce temps on lui fiche un coup de poing
Mais il est trop tard